

ENTRETIEN. Homme de radio, de télé, romancier... Jean-Pierre Alaux : le goût de surprendre

Le point de départ de l'aventure littéraire de Jean-Pierre Alaux, c'est peut-être les enseignements de français d'une prof de collège. La radio, la télé, le roman... ce surdoué des médias se confie sur son parcours, hors du commun, à bien des égards.

« Déjà enfant, je me nourrissais de radio. J'écoutais l'émission 1 qu'on capait très mal à l'époque, sur Ondes longues. Je suivais également France Inter et Sud Radio. J'avais 12 - 13 ans en ce temps-là... » déclare Jean-Pierre Alaux, comme si tout allait de soi, comme s'il fallait aller de l'avant, de faire confiance à la vie.

Plutôt étonnant comme centre d'intérêt pour un jeune de cet âge ?

La radio me fascinait ; c'était naturel chez moi ; j'ai beaucoup aimé l'émission « Salut les copains », animée par Frank Ténot et Daniel Filipacchi. J'adorais écouter Jacques Chancel et ses radioscopies. J'étais impressionné par un journaliste, qui intervenait des gens passionnés. Ceci a fait naître en moi, le désir d'être journaliste, de devenir journaliste radio. Et imaginer qu'il ne fut pas mon bonheur, quand quelques années plus tard, je rencontrai Frank Ténot à la création d'Europe 2. Je suis donc devenu journaliste, sans même être passé par les écoles ou formations universitaires dédiées à ce métier. J'ai débuté à Radio Andorre, je n'avais pas 19 ans, avant d'entrer à Sud Radio où j'ai véritablement fait carrière.

Ce média radio, comment le définissez-vous ?

C'est le caractère de l'instantanéité qui le définit le mieux. À la radio, on suit l'actualité et on la traduit instantanément à l'antenne. La radio se conjugue avec la notion de direct et de rencontres. Je dois admettre que je suis passionné par l'entretien.

Alors que vous étiez plutôt bien installé en radio, qu'est-ce qui fait que vous rejoignez la télé ?

Le hasard ! En règle générale, les gens de radio sont assez droids pour la télé. En effet, à partir du moment où vous savez vous exprimer de manière anonyme devant un micro, lorsque vous êtes filmé, il suffit d'imaginer un ami, un parent, quelqu'un à la place de la caméra ! Ceci se fait naturellement. Et lorsqu'on m'a proposé de présenter le journal de Télé Toulouse, j'ai continué à travailler sur Europe 2, le matin ! J'ai même les deux de front, près d'une quinzaine d'années.

La radio, la télé, puis vous vous lancez dans l'écrit : rien ne vous arrête !

C'est, c'est une reconnaissance ! Lorsqu'on publie son premier livre, cela ne passe pas



Jean-Pierre Alaux, 63 ans, de Harmony Arnaud.

insperçu. À Sud Radio, j'avais écrit un livre à partir de mes émissions. Ensuite, j'ai publié un premier roman, puis des nouvelles. Et les ouvrages se sont enchaînés...

De là à se mettre à écrire des polars ?

Le polar, c'est un accident de parcours, alors que j'étais plutôt parti vers la littérature générale. Il est vrai que ma rencontre avec Noël Bala a été décisive. C'est à Albas, qu'en refaisant le monde, nous avons commencé à parler de télévision et à imaginer une série qui se passait en province et qui ferait découvrir tous les grands vignobles de France. Dans les années 2000, j'avais aussi écrit « Vignobles & Co » un magazine autour du vin, qui me donnait l'occasion de visiter le monde de la viticulture. Et c'est à ce moment-là que mes pas se sont croisés avec ceux de Michel Rolland, déjà oenologue. Ainsi, petit à petit, a pris corps la thématique de la série que nous baptisons « Le Sang de la vigne ». Voilà comment nous sommes devenus écrivains de polars... Nous avons contacté trois maisons d'édition, les trois ont été preneuses ! Nous avons choisi Fayard.

Quel a été le dédicé qui vous a fait passer à l'écrit ?

C'est l'amour des mots ! J'ai eu la chance d'avoir une prof de français et d'histoire, des l'âge de 6^e dont les enseignements ont été déterminants pour moi. Ses cours étaient passionnants. C'est elle qui m'a mis les premiers grands auteurs entre les mains ; Flaubert, Balzac... et c'est comme cela que je me suis passionné pour la littérature.

La lecture nous aide à forger l'esprit, à développer un style.

Au départ, l'idée d'être publié n'était pas une fin en soi. C'est au moment où j'ai remis un manuscrit à Yves Séguez, un Lotois, journaliste à Paris Match et Jour de France, pour lui demander son point de vue sur mon écriture, que ses encouragements furent décisifs pour moi. Il m'a dit : « C'est bon, tu sais raconter des histoires ! ». Je tiens particulièrement à ce grand-père qui avait l'art de raconter des scènes de chasse... Je reconnais prendre

un grand plaisir à écrire...

À peine avions nous commencé à écrire, que je rencontre Gérard Depardieu et nous sympathisons ! Il était intéressé pour incarner le personnage principal. Or, la maison de production a opté pour Pierre Arditi.

Au final, tout ce que vous avez touché s'est changé en or ?

Cela peut donner cette impression, mais il n'empêche que j'ai traversé des périodes de doute. Quand on écrit, on n'est jamais persuadé que c'est bon. Il faut attendre le jugement du lecteur. Nous sommes arrivés à 25 volumes avec « Le Sang de la vigne », dont 23 adaptés à la télévision, avec versions en chinois, japonais... sans oublier les adaptations BD, avec des traductions.

Écrire à quatre mains, est-ce facile ?

Ah là là, vous touchez à notre secret de fabrication... Je dois dire que nous partageons une même vision de nos personnages ; nous les avons inventés et c'est nous qui les faisons avancer... Sans autre forme de précision, je dirai que certains sont inspirés de gens d'ici...

Arriver au petit écran, c'est encore une autre paire de manches !

25 volumes et ça continue ?

Il faut bien que ça s'arrête un jour ou l'autre, d'autant qu'un personnage qui marche bien, absorbe vos journées et même vos nuits. Benjamin Cooker ou Benjamin Lebel (à la télé), était devenu trop prenant pour moi. À un moment donné, j'ai eu envie de ne pas me cantonner au « Sang de la vigne ». Ce qui est tombé à pic avec les propositions que m'a faites la directrice de la collection 10/18, m'invitant à créer une nouvelle série. C'est dans ce contexte que j'ai créé le personnage de Séraphin Cantanel, lui aussi originaire du Lot, né à Cahors, qui a été conservateur du musée Henri Martin et qui à maints égards me ressemble.

Où mais, Séraphin Cantanel, lui, il ne passe pas à la télé !

Le projet est entre les mains d'un producteur et il est fort probable qu'il y ait une adaptation pour la télé, d'autant qu'il y a déjà 6 volumes disponibles !

Pourquoi avoir choisi de faire évoluer Séraphin Cantanel, non pas à notre époque, mais dans les années 1970-1980 ?

Parce que j'ai la nostalgie de mon enfance et de mon adolescence, où on roulait en mobylette, sans forcément porter le casque. On buvait du gin, on fumait des clopes et on n'avait pas toutes ces règles anti-cécé, anti-céla ! Je dois dire qu'il y avait également une certaine liberté qui aujourd'hui n'existe plus, parce que les gouvernements légifèrent sur tout, et qu'on est de plus en plus conditionné par les réseaux sociaux. Mes lecteurs que je rencontre, notamment lors des salons, me le disent tout net : « Vous parlez d'une époque où l'on respirait mieux ! ». Aujourd'hui avec nos téléphones portables nous savons que nous pouvons être suivis partout et jusqu'au bout du monde... Idem sur le plan des enquêtes policières où c'est la technique qui prévaut, alors qu'à cette époque, c'était l'intuition... Cela ne m'intéressait guère d'écrire une histoire policière qui se déroulait en 2019. Les années Pompidou et les années Giscard sont considérées comme des années heureuses, il y avait de la croissance, peu de chômage. Certes il y a eu les chocs pétroliers !

En somme, n'est-ce pas la passion de raconter une histoire qui vous motive ?

Evidemment qu'il y a cette idée. Le romancier sublime ou noircit les choses ; cela va dans les deux sens. C'est aussi une manière de donner corps à des personnages qui vivent des choses, qu'on aurait peut-être envie de vivre soi-même. Le romancier peut-être tenté par le transfert et l'écriture permet tout, dès lors qu'on a un éditeur qui a confiance en vous. Il y a ce rôle de mannequinette aussi chez le romancier qui manipule ses personnages, sauf que ceux-ci s'animent souvent par eux-mêmes. Parfois il m'arrive d'envoyer de conduire un personnage à tel endroit. Sauf qu'en chemin, celui-ci prend une autre direction, que je n'avais pas prévue au départ. J'invente des vies rivées d'aventures, les personnages se construisent, avec des notions parfois, mais aussi avec un côté bonhomme, humaniste... Et quand je me surprends moi-même, souvent c'est que c'est bon !

Comment percevez-vous l'évolution des médias ?

Il y a bien sûr les bons côtés des médias actuels ; je pense par exemple aux vidéos

à distance. Mais il y a aussi des usages inquiétants dans le traitement de l'information où une actualité chasse l'autre, sans hiérarchisation, sans prise de recul, tel un rideau d'images qui défile sous nos yeux... Il ne faut pas croire que parce que c'est nouveau que cela est synonyme de progrès. C'est un peu ce que je démontre au travers de mes intrigues. Je me sens du polar pour être témoin d'une société avec laquelle je ne me sens pas toujours en phase.

D'un média à l'autre, de la radio à la télé, de l'audiovisuel à l'écrit, qu'est-ce qui fait courir Jean-Pierre Alaux ?

Mon livre c'est de ne faire que ce dont j'ai envie. Je n'ai eu de cesse que de travailler dans des médias dans lesquels je me plaisais. J'aime aussi me surprendre et je peux avoir plusieurs centres d'intérêt en même temps. J'ai toujours mille projets dans la tête et même à Albas où je fais partie d'une association qui a créé un jardin Toscan. Je serai tenté de reprendre une réponse de Jean Cocteau à qui l'on faisait remarquer qu'il était un touche à tout : « Parce que tout me touche ! » avait-il répondu. Dès l'instant où je suis intéressé par un sujet, je m'investis. Ainsi j'ai écrit des livres sur des sports alors que je n'en suis pas un. Ce sont les circonstances qui me guident et je ne reme rien !

En somme, n'est-ce pas la passion de raconter une histoire qui vous motive ?

Evidemment qu'il y a cette idée. Le romancier sublime ou noircit les choses ; cela va dans les deux sens. C'est aussi une manière de donner corps à des personnages qui vivent des choses, qu'on aurait peut-être envie de vivre soi-même. Le romancier peut-être tenté par le transfert et l'écriture permet tout, dès lors qu'on a un éditeur qui a confiance en vous. Il y a ce rôle de mannequinette aussi chez le romancier qui manipule ses personnages, sauf que ceux-ci s'animent souvent par eux-mêmes. Parfois il m'arrive d'envoyer de conduire un personnage à tel endroit. Sauf qu'en chemin, celui-ci prend une autre direction, que je n'avais pas prévue au départ. J'invente des vies rivées d'aventures, les personnages se construisent, avec des notions parfois, mais aussi avec un côté bonhomme, humaniste... Et quand je me surprends moi-même, souvent c'est que c'est bon !

JEAN-CLAUDE BONNEMÈRE